

**LES ÇENT JOURS.-I.
LE DÉPART DE L'ÎLE
D'ELBE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649775538

Les Cent Jours.-I. Le Départ de l'île d'Elbe by Arthur Chuquet

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

ARTHUR CHUQUET

**LES CENT JOURS.-I.
LE DÉPART DE L'ÎLE
D'ELBE**

LES CENT JOURS. — I

Le
Départ de l'île d'Elbe

PAR

ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1920

LE DÉPART DE L'ILE D'ELBE

CHAPITRE PREMIER

Napoléonisme

- I. — Paris et Napoléon; ouvriers et soldats.
- II. — Bonapartisme des régiments.
- III. — Dispositions de l'Est et du Sud-Est.
- IV. — « Cela ne peut pas durer ».

I

Les Bourbons rétablis au mois d'avril 1814 n'avaient su gagner le peuple et l'armée, ces deux forces que Napoléon, relégué à l'île d'Elbe, comptait entraîner s'il revenait en France. Dès le mois de mai, le général prussien Gneisenau, alors à Paris, écrit à son ami Clausewitz que l'armée française se voit méprisée, avilie et sur le point d'être dissoute; que nombre de pamphlets cherchent à justifier Napoléon; que les ouvriers s'attroupent

« *En attendant du travail ou l'Empereur!* : « Quelle accumulation de matières inflammables! »

« Il reviendra », répètent les bonapartistes, c'est-à-dire les ouvriers, les soldats, les officiers en demi-solde et la plupart de ceux qui n'ont pas quitté l'armée. « Il ne reviendra pas », répètent tous ceux qui ne veulent plus de guerres et qui ne voient plus de salut qu'en Louis XVIII : bourgeois, nobles, officiers entrés au service après le retour des Bourbons. Le Paris de la première Restauration ne parle que de l'Empereur déchu. Napoléon règne encore, pèse encore sur les esprits. Les uns l'aiment et le rappellent de leurs vœux ; les autres le haïssent et le maudissent. Son souvenir s'impose à tous. Mais, « pourquoi, dit Fouché, imprimer sur ou contre lui ? Lorsque j'étais ministre, je défendais aux journaux de parler des Bourbons soit en bien soit en mal, et la moitié de la France les avait oubliés ».

Entrez le 29 juin 1814 au Théâtre Français et assistez à la représentation de *Méropé*. Les bourbonistes, comme on les nomme, applaudissent le vers que prononce l'héroïne :

Est-il d'autre parti que celui de nos rois ?

et le vers du dénouement :

On adore le roi que le ciel nous envoie.

Mais les napoléonistes saisissent, eux aussi, selon le mot du temps, les applications, et ils battent des mains lorsqu'ils entendent le vers

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux,

et cet autre vers :

Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.

Que lisons-nous dans les bulletins de la police parisienne au mois de juin ? L'armée était tout — ainsi s'expriment les agents — et elle ne saurait se résoudre à n'être que quelque chose ; ses chefs disent hautement qu'elle ne peut rien espérer d'un gouvernement de capucins ; les maréchaux se servent toujours du mot *pékin* pour désigner ce qui n'est pas militaire, et le moindre caporal nommé *pékin* le chancelier de France ; les militaires ont toujours leur ton tranchant et leur jactance ; les officiers blâment les Bourbons dans les lieux publics sans mesure ni justice ; les soldats crient *Vive l'Empereur* dans les casernes, chantent des couplets hostiles au roi et à la famille royale, prétendent que Bonaparte a quitté l'île d'Elbe et qu'il est en route pour se mettre à la tête des troupes de l'empereur d'Autriche, son beau-père.

Le 26 juillet, dans les groupes d'ouvriers et de soldats congédiés qui se forment sur le

quai de Gesvres, la police entend ces mots : « Bonaparte pourrait revenir », et plusieurs jours auparavant, le 4, dans la salle d'attente du ministère de la guerre, on débite que Bonaparte ne tardera pas à se montrer, qu'il est déjà caché dans Paris.

Le 15 août — ce 15 août où, en nombre de villes, les casernes fêtent avec bruit la Saint-Napoléon — des ouvriers invitent des soldats à boire avec eux à la santé de l'Empereur.

Le 17 septembre, sur le boulevard du Mont-Parnasse, la foule répond par des cris de *Vive l'Empereur* aux rares acclamations qui saluent Louis XVIII.

Le 17 décembre, à la Bourse, les uns disent que Napoléon est généralissime des armées autrichiennes, qu'il démemblera la Turquie et y trouvera sûrement dans quelque coin un territoire qu'il échangera contre l'île d'Elbe ; les autres le tuent d'une fluxion de poitrine, et le lendemain, Paris apprend soudain qu'il a été victime d'un assassinat, qu'il a reçu quatre ou cinq coups de poignard dans le dos, mais qu'il respire encore.

Le 19 janvier 1815, on raconte dans les rues qu'il arrivera sous deux jours avec une armée de 150.000 hommes.

Au mois de février, les troupes de la garnison assurent qu'elles reverront bientôt leur papa.

Un curieux propos fait alors la joie des bonapartistes de la capitale. Dans un bouchon de la barrière, trois soldats demandent une bouteille. La cabaretière apporte trois verres. « Madame, un autre verre. — Messieurs, vous n'êtes que trois. — C'est égal, apportez toujours ; le quatrième va venir ; à *sa santé*, camarades ! » Et là-dessus les trois hommes choquent leurs verres en l'honneur du quatrième personnage dont il est facile de deviner le nom.

Un autre mot eut grand succès dans les salons de l'opposition. « L'armée doit être contente, disait un émigré à un soldat, elle touche exactement le prêt ; au temps de Bonaparte, tout était arriéré, même la solde. — Eh ! répond l'autre, si nous aimions à lui faire crédit ! »

On citait aussi ce mot d'un officier entrant dans un bureau de loterie : « Quel numéro voulez-vous ? — Donnez-moi le 18 ; il sortira bientôt ; je mets un napoléon dessus ».

II

D'un bout à l'autre du territoire les régiments, à très peu d'exceptions près, sont bonapartistes.

Au mois de juin, Pozzo di Borgo avoue que

l'armée n'est pas dans le même état de quiétude et d'obéissance que les armées des autres états, qu'elle reste agitée, turbulente.

Au mois de septembre, un royaliste gémit de l'aspect des soldats : « Partout, écrit-il, ils montrent un front hargneux et rechargé ; des mouvements d'humeur et des signes d'infidélité leur échappent ; on lit sur leur visage la contrainte qu'ils éprouvent, et leur désir de revenir au culte de Bonaparte ».

Lorsqu'on force les troupes à crier *Vive le roi*, elles ajoutent à voix basse, *le roi de Rome*. Elles avaient déjà surnommé Napoléon le petit caporal ; elles l'appellent aujourd'hui le père la Violette, parce qu'elles s'attendent à le voir, comme la violette, refleurir au printemps¹. Les officiers portent la violette à leur boutonnière, donnent à leur ruban de la légion d'honneur la forme d'un N et, pour se reconnaître, croisent pareillement en forme de N deux doigts de la main droite sur le front. Les soldats conservent la cocarde tricolore, vieille et usée, cousue sous la coiffe des shakos ou cachée soit sous la cocarde blanche, soit au fond des sacs. Il y

1. Etienne inventa ce nom de père la Violette. Dès le mois de décembre, aux dîners de Véry et du Cadran-Bleu, les officiers portaient des toasts en l'honneur de la Violette. Les soldats et les sous-officiers ne connurent et n'employèrent ce nom qu'à la fin de février.